

# Être régent

Autor(en): **Thou, E. C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 27

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223328>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÊTRE RÉGENT.

Réponse à Lisette.<sup>1</sup>

*On nous dit que d'être régent  
Le métier n'est pas amusant :  
Faut pas y croire !  
Nous avons nos plaisirs aussi.  
Je m'en vais en conter ici  
La belle histoire :*

*Instruire un gentil marmouset,  
Voir s'éveiller son intérêt  
Devant la vie,  
C'est si doux !... surtout en hiver :  
On a le vivre et le couvert,  
On fait envie.*

*Où, nous avons des inspecteurs ;  
Mais pourquoi donc en avoir peur,  
Perdre la carte ?  
Ils nous font un plaisir très grand,  
Si ce n'est pas en arrivant,  
C'est quand ils partent !*

*Nous avons les parents, oh ! oui,  
Mais, si tels nous font des ennuis,  
Par injustice,  
D'autres, contents de nos travaux,  
Nous comblent de bons aitiaux  
Et de saucisse !*

*Les examens ? mais c'est charmant !  
Les supprimer serait vraiment  
Mesure folle :  
Jamais sans eux nous ne verrions  
Ces messieurs des Commissions  
D'école.*

*Et puis, quand vient la fin du mois,  
Dans quel délicieux émoi  
Ouvrir sa porte  
A son boursier et son gros sac,  
Qui vient vous payer ric à rac  
La somme forte !*

*Et si malgré tant de beautés  
Nous sommes un peu dégoûtés  
De notre vie,  
C'est que déborde notre cœur :  
Trente-cinq ans de ce bonheur  
Nous rassasie !*

E. C. Thou.

<sup>1</sup> Voir « Conteur » du 28 juin 1930.

**Théorie et pratique.** — Un jeune avocat, chargé de défendre un récidiviste endurci, et convaincu de la culpabilité de son client, lui conseille de tout avouer :

— La franchise est encore le meilleur moyen d'obtenir l'indulgence de vos juges, lui dit-il d'une voix insinuante.

Mais le cheval de retour persiste dans ses dénégations.

— Voyez-vous, répondit-il à son avocat, vous n'entendez rien à ces choses-là, vous en avez peut-être la théorie, mais moi — et il se frappe la poitrine avec orgueil — moi, j'en ai la pratique.

## UNE HISTOIRE.

**L** y avait une fois une jeune fille qui était une jeune fille du monde. Ce qui ne signifie point qu'elle fût de la « société », car la « société » est dans le « monde » un endroit réservé, enclous de barrières très hautes que peu de gens peuvent franchir. Et tout cela est au rebours du sens ordinaire de ces mots.

C'était donc une jeune fille du monde. Nous dirons, si vous le voulez bien, que son père parlait dans les écoles ou enseignait dans les églises. En tous cas, c'était une jeune fille bien élevée, qui savait les choses qui se font et celles qui ne se doivent faire. Elle marchait les yeux baissés et portait un manchon d'hermine. Le dimanche, elle allait à l'église.

Elle avait une petite âme claire et lisse comme l'eau d'un miroir, d'un miroir qu'on apporte de chez le marchand. Et ses yeux en effet n'avaient encore reflété que peu de choses.

Il y avait aussi un jeune homme qui de la vie n'était guère plus savant, si ce n'est pour s'être bercé l'âme aux pensées des vieux auteurs et s'être enrichi le cerveau de la beauté des phrases.

Le jeune homme et la jeune fille s'étaient vus dans la rue, puis, dans un bal, on les présenta. Et lui, pour avoir vu ses propres yeux un instant reflétés dans ses yeux à elle, revint de ce bal avec des songeries plus heureuses.

Le lendemain, au salut qu'il lui fit quand il la rencontra, — car cela se passait dans une petite ville où l'on se rencontre facilement, — elle répondit en inclinant correctement la tête et n'eut pas l'air de le regarder.

Puis, ils se virent chez des amis communs de leurs parents, et il arriva qu'ils prirent à la même école et à la même heure des leçons de musique. Quelquefois aussi ils se trouvèrent au concert assis par hasard l'un près de l'autre. Et, comme lui avait des passions très violentes pour certaines œuvres et pour d'autres des haines véhémentes, ils parlèrent de tout cela. Or ils tombèrent d'accord sur presque tous les points et, pour la première fois, il sentit quelqu'un qui semblait le comprendre. C'est pourquoi, ingénu, il lui dit ses enthousiasmes et lui prêta des poèmes. La jeune fille apprit des vers par cœur et le récitait d'une voix musicale. Alors il s'enhardit et pour elle il en fit lui-même qu'il écrivit sur un papier, glissé un soir dans son manchon. Le jour suivant, pour le remercier, elle lui apporta des bonbons.

Et la période des petits cadeaux commença. Il reçut des cochons en sucre et des petits chats en fonte ; elle, avait des fleurs et des vers. Un jour, il lui offrit le thé dans une crémère — mais elle avait amené une amie avec elle !

Puis ce fut le printemps. Il y avait des lilas dans les jardins et de la boue sur les routes. Il y avait de la tiédeur dans l'air et des oiseaux dans les bois. Il n'y avait plus de concerts et l'on avait moins d'entrain à suivre les leçons. Mais il y avait des couchers de soleil sur le fleuve et des fleurs sur les arbres. Alors ils se donnèrent en cachette des rendez-vous dans des endroits qu'il aimait.

Un jour, comme il était très ému parce que le soir allait venir et que le ciel était clair, il lui prit la main. Et la main de la jeune fille trembla dans celle du jeune homme. Alors, très grave, il l'approcha ses lèvres et lui baisa la bouche. Elle, lentement, rendit le baiser. Ce soir-là, ils ne se dirent plus rien et se séparèrent en silence.

Le lendemain, il vint à elle, l'âme pleine d'amour. Le souvenir de la veille resplendissait en lui, il avait des gestes plus calmes et des regards plus profonds. Mais elle, l'accueillit comme tous les jours avec son joli sourire et ses yeux transparents. Elle semblait avoir tout oublié et parut étonnée de la voix grave et caressante qu'il avait.

Ils s'assirent sur un banc, dans l'odeur d'un lilas et lui, cherchant les mots qu'il voulait prononcer, d'une voix qui peu à peu se faisait plus convaincue et moins hésitante, parla :

— J'ai des choses très graves à vous dire. Je n'ai pas dormi cette nuit et depuis hier soir j'ai beaucoup réfléchi. Je ne suis plus le même, car j'ai senti votre âme trembler sur vos lèvres et s'insinuer en moi. J'ai senti que par ce baiser vous vous donniez toute. Depuis la joie de ce moment j'ai compris que nous nous appartenions l'un à l'autre, sans que rien ne nous puisse désunir. Je suis aussi sûr de votre amour que vous devez être sûre du mien. Nous sommes les deux atomes prédestinés qui devaient se rencontrer et qui se sont rencontrés. Désormais, il est impossible que nous ne suivions pas la même route, car le Destin nous a poussés l'un vers l'autre et nous a liés ensemble. Dans une année, peut-être, je serai en mesure de fonder une famille. Jusque là, il faudra que vous m'attendiez. Mais, dès maintenant, je me considère comme votre fiancé.

Le jour suivant, elle ne vint pas au rendez-vous, le jour d'après, non plus. Alors, il la chercha et ne put plus la voir que rieuse et indifférente en compagnie de jeunes gens et de jeunes filles et jamais, dans les jeux, il ne put effleurer sa main ni même rencontrer son regard.

Un jour cependant, qu'il errait au hasard dans une partie des environs de la ville où il n'allait que très rarement, il la rencontra, qui se prome-

nait avec un jeune homme qu'il connaissait un peu et qu'il n'aimait pas parce qu'il était facétieux et sportif.

Elle tenait à la main un bouquet de violettes et riait.

Il fut jaloux et la prochaine fois qu'il la vit il alla vers elle avec un front têtue et des yeux brillants, exigeant une explication :

— Car enfin, vous vous êtes engagée à moi. J'avais le droit d'être sûr de vous. Après ce qui s'est passé !...

Mais elle, levant sur lui l'étonnement de son regard limpide :

— Comment ? quoi, que s'est-il passé ? Vous êtes fou, je crois ! Je ne comprends pas un mot à ce que vous dites.

Et sincèrement elle ne comprenait pas.

Ami Chantre.

**Logique enfantine.** — Papa surprend bébé au moment où il griffonne sur du papier.

— Que fais-tu ?

— Je t'écris.

— Mais, tu ne sais pas écrire.

— Si.

— Alors, lis-moi ce que tu m'écris.

Bébé, un instant confondu, se remet :

— Voyons, papa, c'est pas ceux qui écrivent des lettres qui doivent les lire ; c'est ceux qui les reçoivent... Alors, lis toi-même !...

## CE CHARAVOUTE D'ULYSSE :

**P**OUR un qui aurait bien voulu avoir la place d'inspecteur des travaux finis avec des gros émoluments et une puissante retraite, y avait bien le domestique de Louis des Essertes. Il n'aurait pas mal fait sur les chemins de fer, surtout aux arrêts, pour aller boire un verre au buffet de la gare, mais pour un train de campagne où il faut des gaillards de sorte, c'était une rude déveine d'avoir embauché un corps comme ça. Il ne pensait jamais qu'à tirer au renard, sauf pour boire et manger, qu'alors il était toujours là et qu'il ne craignait pas de se forcer un peu.

Mais s'il était charoupe, il n'était pas niobet : il savait toutes les rubriques pour laisser le travail à d'autres et garder le bon temps pour lui.

L'autre automne, comme ils étaient après la bourer et semer, le patron lui fait comme ça :

— Ulysse, il te faut voir aller avec ton camarade leur porter la herse au grand champ. Les bêtes me font faute ailleurs, mais à vous deux, vous voulez assez faire.

— Te confonde pour une herse, que s'est pensé Ulysse. Avec ça que le grand champ n'est déjà pas tout près. On aura le temps d'avoir chaud !

Quand même, il n'a rien osé dire. Mais sitôt qu'ils ont tourné le coin de l'haie, il fait à son camarade :

— On peut chanter « l'entreprise est belle ! » Le patron nous croit rudes forts pour nous donner une commission comme ça.

— Et puis ! que répond l'autre, qui avait plus de venin pour l'ouvrage. Ça serait encore du propre si à nous deux on n'était pas fichus de ringer cette herse.

— N'empêche que dans la commune, il n'y en a pas tant qui feraient ce qu'on fait. Ils devraient bien se mettre quatre.

— Quatre ! Tais-toi, vieux fou ! On la porterait seul.

— Je voudrais bien ça voir. Celui qui le ferait, on pourrait dire qu'il est fort. Ni toi ni moi on ne pourrait y faire.

— Tu crois, que dit le camarade que ne se méfiait de rien. Eh bien ! attends que je la charge. Je te la porte jusqu'au champ.

— Non, c'est bon, ne fais pas le fou ; c'est bon pour te donner du mal.

Tout en faisant d'assemblant de le retenir, vous vous pensez si mon Ulysse rigolait par dessous. Et l'autre, qui s'était excité, ne voulait rien entendre. Il te charge la herse, et hardi ! en avant ! Vous pouvez bien compter qu'il a fait une transpirée. Ulysse venait derrière, avec les deux mains dans ses poches, mêmement qu'il